

il aura le sort de cette grande figure d'Homère, qu'on aperçoit derrière les âges : quelquefois elle est obscurcie par la poussière qu'un siècle fait en s'écroulant ; mais, aussitôt que le nuage s'est dissipé, on voit reparaitre la majestueuse figure, qui s'est encore agrandie pour dominer les ruines nouvelles.

LIVRE CINQUIÈME.

HARMONIES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE AVEC LES SCÈNES DE LA NATURE ET LES PASSIONS DU CŒUR HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER. — DIVISION DES HARMONIES.

Avant de passer à la description du culte, il nous reste à examiner quelques sujets que nous n'avons pu suffisamment développer dans les livres précédents. Ces sujets se rapportent au côté physique ou au côté moral des arts. Ainsi, par exemple, les sites des monastères, les ruines des monuments religieux, etc., tiennent à la partie matérielle de l'architecture, tandis que les effets de la doctrine chrétienne, avec les passions du cœur de l'homme et les tableaux de la nature, rentrent dans la partie dramatique et descriptive de la poésie.

Tels sont les sujets que nous réunissons dans ce livre, sous le titre général d'*Harmonies*, etc.

CHAP. II. — HARMONIES PHYSIQUES : SITES DES MONUMENTS RELIGIEUX, COUVENTS MARONITES, COPHTES, ETC.

Il y a dans les choses humaines deux espèces de nature, placées l'une au commencement, l'autre à la fin de la société. S'il n'en était ainsi, l'homme, en s'éloignant toujours de son origine, serait devenu une sorte de monstre ; mais, par une loi de la Providence, plus il se civilise, plus il se rapproche de son premier état : il advient que la science au plus haut degré est l'ignorance, et que les arts parfaits sont la nature.

Cette dernière nature, ou cette *nature de la société*, est la plus belle : le génie en est l'instinct, et la vertu l'innocence ; car le génie et la vertu de l'homme civilisé ne sont que l'instinct et l'innocence perfectionnés du sauvage. Or, personne ne peut comparer un Indien du Canada à Socrate, bien que le premier soit, rigoureusement parlant, aussi moral que le second ; ou bien il faudrait soutenir que la paix des passions non développées dans l'enfant a la même excellence que la paix des passions domptées dans l'homme ; que l'être à pures sensations est égal à l'être pensant, ce qui reviendrait à dire que faiblesse est aussi belle que force. Un petit lac ne ravage pas ses bords, et personne n'en est étonné ; son impuissance fait son repos : mais on aime le calme sur la mer, parce qu'elle a le pouvoir des orages ; et l'on admire le silence de l'abîme, parce qu'il vient de la profondeur même des eaux.

Entre les siècles de nature et ceux de civilisation, il y en a d'autres que nous avons nommés siècles de *barbarie*. Les anciens ne les ont point connus. Ils se composent de la réunion subite d'un peuple policé et d'un peuple sauvage. Ces âges doivent être remarquables par la corruption du goût. D'un côté, l'homme sauvage, en s'emparant des arts, n'a pas assez de finesse pour les porter jusqu'à l'élégance ; et l'homme social, pas assez de simplicité pour redescendre à la seule nature.

On ne peut alors espérer rien de pur que dans les sujets où une cause morale agit par elle-même, indépendamment des causes temporaires. C'est pourquoi les premiers solitaires, livrés à ce goût délicat et sûr de la religion, qui ne trompe jamais lorsqu'on n'y mêle rien d'étranger, ont choisi dans les diverses parties du monde les sites les plus frappants pour y fonder leurs monastères. Il n'y a point d'ermite qui ne saisisse aussi bien que Claude le Lorrain ou Le Nôtre le rocher où il doit placer sa grotte.

On voit çà et là, dans la chaîne du Liban, des couvents maronites bâtis sur des abîmes. On pénètre dans les uns par de longues cavernes, dont on ferme l'entrée avec des quartiers de

roche ; on ne peut monter dans les autres qu'au moyen d'une corbeille suspendue. Le *fleuve saint* sort du pied de la montagne ; la forêt de cèdres noirs domine le tableau, et elle est elle-même surmontée par des croupes arrondies, que la neige drapait de sa blancheur. Le miracle ne s'achève qu'au moment où l'on arrive au monastère : au dedans sont des vignes, des ruisseaux, des bocages ; au dehors, une nature horrible, et la terre qui se perd et s'enfuit avec ses fleuves, ses campagnes et ses mers dans de bleuâtres profondeurs. Nourris par la religion, entre la terre et le firmament, sur ces roches escarpées, c'est là que de pieux solitaires prennent leur vol vers le ciel comme les aigles de la montagne.

Les cellules rondes et séparées des couvents égyptiens sont renfermées dans l'enceinte d'un mur qui les défend des Arabes. Du haut de la tour bâtie au milieu de ces couvents, on découvre des landes de sable, d'où s'élèvent les têtes grisâtres des pyramides, ou des bornes qui marquent le chemin au voyageur. Quelquefois une caravane abyssinienne, des Bédouins vagabonds, passent dans le lointain à l'un des horizons de la mouvante étendue ; quelquefois le souffle du Midi noie la perspective dans une atmosphère de poudre. La lune éclaire un sol nu, où des brises muettes ne trouvent pas même un brin d'herbe pour former une voix. Le désert sans arbre se montre de toutes parts sans ombre ; ce n'est que dans les bâtiments du monastère qu'on retrouve quelques voiles de la nuit.

Sur l'isthme de Panama en Amérique, le cénobite peut contempler du faite de son couvent les deux mers qui baignent les deux rives du nouveau monde : l'une souvent agitée quand l'autre repose, et présentant aux méditations le double tableau du calme et de l'orage.

Les couvents situés dans les Andes voient s'aplanir au loin les flots de l'océan Pacifique. Un ciel transparent abaisse le cercle de ses horizons sur la terre et sur les mers, et semble enfermer l'édifice de la religion sous un globe de cristal. La fleur de capucine, remplaçant le lierre religieux, brode de ses

chiffres de pourpre les murs sacrés : le Lamaz traverse le torrent sur un pont flottant de lianes, et le Péruvien infortuné vient prier le Dieu de Las Casas.

Tout le monde a vu en Europe de vieilles abbayes cachées dans les bois, où elles ne se décèlent aux voyageurs que par leurs clochers perdus dans la cime des chênes. Les monuments ordinaires reçoivent leur grandeur des paysages qui les environnent ; la religion chrétienne embellit au contraire le théâtre où elle place ses autels et suspend ses saintes décorations. Nous avons parlé des couvents européens dans l'histoire de *René*, et retracé quelques-uns de leurs effets au milieu des scènes de la nature : pour achever de montrer au lecteur ces monuments, nous lui donnerons ici un morceau précieux que nous devons à l'amitié. L'auteur y a fait de si grands changements, que c'est, pour ainsi dire, un nouvel ouvrage. Ces beaux vers prouveront aux poètes que leurs muses gagneraient plus à rêver dans les cloîtres qu'à se faire l'écho de l'impiété.

LA CHARTREUSE DE PARIS.

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés ;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques !
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent enfin rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis
Vante après cent hivers la grandeur de Louis !
Je préfère ces lieux où l'âme, moins distraite,
Même au sein de Paris peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà, de feux moins vifs éclairant l'univers,

Septembre loin de nous s'enfuit et décolore
 Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
 Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux ;
 Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
 Son vert plus rembruni, son grave caractère,
 Semblent se conformer au deuil du monastère.
 Sous ces bois jaunissants j'aime à m'ensevelir.
 Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
 Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
 Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
 Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
 Des enfants de Bruno ne troublent point l'asile;
 Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
 Tous les jours, reproduit sous des traits inconstants,
 Le fantôme du siècle emporté par le temps
 Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères.
 Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères;
 Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
 Vous déplorez pourtant leur destin malheureux !
 Quel préjugé funeste à des lois si rigides
 Attacha, dites-vous, ces pieux suicides ?
 Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin ;
 L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
 Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh bien, vous qui plaignez ces victimes crédules,
 Pénétrez avec moi ces murs religieux :
 N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
 Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
 Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son, du haut de cette tour,
 Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour ?
 C'est l'airain qui, du temps formidable interprète,
 Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
 Redit en longs échos : « Songe au dernier moment ! »
 Le son sous cette voûte expire lentement ;
 Et quand il a cessé, l'âme en frémit encore.
 La méditation qui, seule dès l'aurore,
 Dans ces sombres parvis marche en baissant son oeil,
 A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil
 L'épithaphe à demi par les ans effacée,
 Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.

O tableaux éloquents ! oh ! combien à mon cœur
 Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
 Et le lierre embrassant ces débris de murailles
 Où croasse l'oiseau chantre des funérailles ;
 Les approches du soir, et ces ifs attristés
 Où glissent du soleil les dernières clartés ;
 Et ce buste pieux que la mousse environne ;
 Et la cloche d'airain à l'accent monotone ;
 Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts
 Sortir d'un long silence et monter dans les airs ;
 Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
 Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes,
 Où l'heureux cénobite a passé sans remord
 Du silence du cloître à celui de la mort !

Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse ;
 Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse ;
 Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil,
 Le jour meurt, la nuit vient : le couchant moins vermeil
 Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
 Tout à coup se rallume une aurore nouvelle,
 Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
 De ce palais voisin qu'éleva Médicis¹ ;
 Elle en blanchit le faite, et ma vue enchantée
 Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
 L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
 Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
 Et semble y réfléchir cette douce lumière
 Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
 Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas :
 Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
 Me trompé-je ? Écoutons : sous ces voûtes antiques
 Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
 Et la Religion, le front voilé, descend.
 Elle approche : déjà son calme attendrissant,
 Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue ;
 Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
 Vous dit tout bas : « Mon fils, viens ici, viens à moi ;
 Marche au fond du désert, j'y serai près de toi ? »

Maintenant, du milieu de cette paix profonde,
 Tournez les yeux : voyez, dans les routes du monde,

¹ Le Luxembourg.

S'agiter les humains que travaille sans fruit
 Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
 Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages
 Où, sur l'Europe entière apportant les ravages,
 Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
 Des Goths se disputaient le sceptre des Césars.
 La force était sans frein, le faible sans asile
 Parlez, blâmez-vous les Benoît, les Basne,
 Qui, loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
 Ouvrirent au malheur des refuges sacrés?
 Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
 Catacombes, forêts, sauvages Thébâides,
 Oh! que d'infortunés votre noire épaisseur
 A dérobés jadis au fer de l'oppresseur!
 C'est là qu'ils se cachaient; et les chrétiens fidèles,
 Que la religion protégeait de ses ailes,
 Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
 Pouvaient au moins prier sans craindre les bourreaux.
 Le tyran n'osait plus y chercher ses victimes.
 Et que dis-je? accablé de l'horreur de ses crimes,
 Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé
 Venait demander grâce aux pieds de l'opprimé.
 D'héroïques vertus habitaient l'ermitage.
 Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
 Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
 D'illustres pénitents fuir le monde et les cours.
 La voix des passions se tait sous leurs cilices;
 Mais leurs austérités ne sont point sans délices:
 Celui qu'ils ont cherché ne les oubliera pas;
 Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
 Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
 Ils venaient reposer sous ton ombre chérie!
 Prophétique Jourdain, ils erraient sur tes bords!
 Et vous, qu'un roi charma de ses divins accords,
 Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
 Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière!
 Cet antre protégeait leur paisible sommeil;
 Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil;
 Ils chantaient l'Éternel sur le roc solitaire,
 Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
 Quand tout à coup un ange, en dévoilant ses traits,
 Leur porte, au nom du ciel, un message de paix.
 Et cependant leurs jours n'étaient point sans orages.
 Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,

Voyait, sous le cilice et de cendres couvert,
 Les voluptés de Rome assiéger son désert.
 Leurs combats exerçaient son austère sagesse.
 Peut-être, comme lui, déplorant sa faiblesse,
 Un mortel trop sensible habita ce séjour.
 Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
 S'élevaient dans la nuit du fond des monastères;
 En vain le repoussant de ses regards austères,
 La pénitence veille à côté d'un cercueil:
 Il entre déguisé sous les voiles du deuil;
 Au Dieu consolateur en pleurant il se donne;
 A Comminge, à Rancé, Dieu sans doute pardonne:
 A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs?
 Qui n'en sait les amours? qui n'en plaint les malheurs?
 Et toi, dont le nom seul trouble l'âme amoureuse,
 Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
 Toi qui, sans prononcer de vulgaires serments,
 Fis connaître à l'amour de nouveaux sentiments;
 Toi que l'homme sensible, abusé par lui-même,
 Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime;
 Héloïse! à ton nom quel cœur ne s'attendrit?
 Tel qu'un autre Abeilard tout amant te chérit.
 Que de fois j'ai cherché, loin d'un monde volage,
 L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge!
 Ces vénérables tours, qu'allonge vers les cieus
 La cathédrale antique où priaient nos aïeux,
 Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
 Là tout m'en parle encor! : là revit ta mémoire;
 Là du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
 On dit même, en ces lieux, par ton ombre chéris,
 Qu'un long gémissement s'élève chaque année
 A l'heure où se forma ton funeste hyménée.
 La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
 Cette lettre éloquente où brûle ton amour:
 Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
 Et des feux que tu peins son feu s'accroît encore.
 Mais que fais-je, imprudent? Quoi! dans ce lieu sacré
 J'ose parler d'amour, et je marche entouré
 Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes!
 Ces murs, ces longs dortoirs, se couvrent d'anathèmes,
 De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés

1. Héloïse vivait dans le cloître Notre-Dame; on y voit encore la maison de son oncle le chanoine Fulbert.

L'ange exterminateur écrit de tous côtés;
 Je lis à chaque pas : Dieu, l'enfer, la vengeance.
 Partout est la rigueur, nulle part la clémence.
 Cloître sombre, où l'amour est proscrit par le ciel,
 Où l'instinct le plus cher est le plus criminel,
 Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée.
 L'imagination, vers tes murs élancée,
 Chercha le saint repos, leur long recueillement;
 Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
 Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse.
 Toutefois quand le temps, qui détrompe sans cesse,
 Pour moi des passions détruira les erreurs,
 Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs;
 Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
 Dans ces moments plus doux et si chers au poète,
 Où, fatigué du monde, il veut, libre du moins,
 Et jouir de lui-même et rêver sans témoins,
 Alors je reviendrai, solitude tranquille,
 Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
 Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
 Les mêmes sentiments retracés dans ces vers.

CHAP. III. — LES RUINES EN GÉNÉRAL : QU'IL Y EN A
 DE DEUX ESPÈCES.

De l'examen des *sites* des monuments chrétiens, nous passons aux effets des *ruines* de ces monuments. Elles fournissent au cœur de majestueux souvenirs, et aux arts des compositions touchantes. Consacrons quelques pages à cette poétique des morts.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux n'ont pu vivre cependant au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi, les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles.

Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte? Celui qui le plaça dans les cieus est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps ; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs ; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines ; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus violentes et plus complètes que celles des âges ; les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faux à l'homme, et le Temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette Chartreuse que M. de Fontanes a chantée. Nous vîmes une église dont les toits étaient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés, et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtiments du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes longtemps au milieu des pierres sépulcrales de marbre noir semées çà et là sur la terre ; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur ; deux pruniers sauvages y croissaient parmi de hautes herbes et des décombres. Sur les murailles on voyait des peintures à demi effacées, représentant la vie de saint Bruno ; un cadran était resté sur un des

pignons de l'église ; et dans le sanctuaire, au lieu de cette hymne de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre qui sciait des tombeaux.

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire. Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous nous enfoncâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchait : comme nous passions entre deux murs, dans une rue déserte, tout à coup le son d'un orgue vint frapper notre oreille, et les paroles du cantique *Laudate Dominum, omnes gentes*, sortirent du fond d'une église voisine ; c'était alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux ; nous crûmes ouïr une voix du ciel qui disait : « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu l'espérance ? Crois-tu donc que je change mes desseins comme les hommes ; que j'abandonne, parce que je punis ? Loin d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs fidèles qui bénissent les coups de ma main, jusque sous les débris où je les écrase. »

Nous entrâmes dans l'église au moment où le prêtre donnait la bénédiction. De pauvres femmes, des vieillards, des enfants étaient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre, au milieu d'eux ; nos larmes coulaient ; nous dûmes, dans le secret de notre cœur : « Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple ; pardonne à notre raison ébranlée ! » L'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort ; son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentiments incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines.

CHAP. IV. — EFFET PITTORESQUE DES RUINES : RUINES DE PALMYRE, D'ÉGYPTE, ETC.

Les ruines, considérées sous le rapport du paysage, sont plus pittoresques dans un tableau que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs

masquent une partie du site et des objets extérieurs, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice ; mais quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des débris isolés, entre lesquels l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les montagnes, les fleuves et les forêts. Alors, par un jeu de l'optique, l'horizon recule et les galeries suspendues en l'air se découpent sur les fonds du ciel et de la terre. Ces effets n'ont point été inconnus des anciens ; ils élevaient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès aux illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des harmonies particulières avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles sont placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux gothiques et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions* qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil* ; le palmier remplace par sa colonne la colonne tombée ; et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la demeure du silence. On y voit encore une espèce d'arbre dont le feuillage échevelé et les fruits en cristaux forment, avec les débris pendants, de beaux accords de tristesse. Quelquefois une caravane arrêtée dans ces déserts y multiplie les effets pittoresques : le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines, et les chameaux semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre des fragments de maçonnerie, ils ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Égypte ; souvent elles offrent dans un petit espace diverses sortes d'architecture et de souvenirs. Les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de la colonne corinthienne ; un morceau d'ordre toscan

s'unit à une tour arabe, un monument du peuple pasteur à un monument des Romains. Des sphinx, des Anubis, des statues brisées, des obélisques rompus, sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés dans des rizières, des champs de fèves et des plaines de trèfle. Quelquefois, dans les débordements du fleuve, ces ruines ressemblent sur les eaux à une grande flotte; quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des pyramides, les partagent en deux moitiés. Le chacal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier; la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres, tandis que la poule sultane se tient immobile sur quelque débris, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse étalent les ruines de la Grèce. Là commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes et les fleurs saxatiles. Une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus, comme pour lui rendre sa ceinture; une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé; le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosyne: symbole de la renommée passée et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Égée, qui viennent expirer sous de croulants portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans le sein de quelque Lédà, mille accidents, produits comme par les Grâces, enchantent ces poétiques débris: on dirait qu'un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses; et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble à un tableau d'Apelles, consacré à Neptune et suspendu à ses rivages.

CHAP. V. — RUINES DES MONUMENTS CHRÉTIENS.

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce; mais, sous d'autres rapports, elles peuvent supporter le paral-

èle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord du lac de Cumberland, dans les montagnes d'Écosse, et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel, de sorte que, sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieus et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant tout composé de *vides*, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris: sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres, jetés sur la nudité d'un *morne* flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circue dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes; l'orgue avait jadis

moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses voiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est promenée sous les flots. Tantôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves en chantant avec le Psalmiste: « Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux! » tantôt, assis dans la grotte de *Fingal*, près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix qui disait à Job: « Savez-vous qui a enfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait en sortant du sein de sa mère, *quasi de vulva procedens*? » La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point!

Sacrés débris des monuments chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus que les souffrances mystérieuses du Fils de l'Homme! Et vous, saints ermites, qui, pour arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés sous les glaces du pôle, vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices! S'il est parmi les anges, comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes pour y cacher votre bonheur!

1. Ps., ciii, v. 25. — 2. Job, cap. xxxviii, v. 8

CHAP. VI. — HARMONIES MORALES : DÉVOTIONS POPULAIRES.

Nous quittons les harmonies physiques des monuments religieux et des scènes de la nature pour entrer dans les harmonies morales du christianisme. Il faut placer au premier rang des *dévotions populaires* qui consistent en de certaines croyances et de certains rites pratiqués par la foule, sans être ni avoués ni absolument proscrits par l'Église. Ce ne sont en effet que des harmonies de la religion et de la nature. Quand le peuple croit entendre la voix des morts dans les vents, quand il parle des fantômes de la nuit, quand il va en pèlerinage pour le soulagement de ses maux, il est évident que ces opinions ne sont que des relations touchantes entre quelques scènes naturelles, quelques dogmes sacrés et la misère de nos cœurs. Il suit de là que, plus un culte a de ces *dévotions populaires*, plus il est poétique, puisque la poésie se fonde sur les mouvements de l'âme et les accidents de la nature, rendus tout mystérieux par l'intervention des idées religieuses.

Il faudrait nous plaindre si, voulant tout soumettre aux règles de la raison, nous condamnions avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une morale que les meilleures lois ne lui apprendront jamais. Il est bon, il est beau, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu, et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles.

Le peuple est bien plus sage que les philosophes. Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du vent de la nuit, porte avec lui un prodige. Pour l'homme de foi, la nature est une constante merveille. Souffre-t-il, il prie sa petite image, et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami, il fait un vœu, prend le bâton et le bourdon du pèlerin; il franchit les Alpes ou les Pyrénées, visite Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Galice; il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot peut-être